

Le Glaive, le Sceptre et le Ring. Naissance d'un musée dans un espace disputé

In: Genèses, 16, 1994. pp. 6-22.

Citer ce document / Cite this document :

Schorske Carl E., Charlot Michel. Le Glaive, le Sceptre et le Ring. Naissance d'un musée dans un espace disputé. In: Genèses, 16, 1994. pp. 6-22.

doi : 10.3406/genes.1994.1244

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1994_num_16_1_1244

LE GLAIVE, LE SCEPTRE ET LE RING

NAISSANCE D'UN MUSÉE DANS UN ESPACE DISPUTÉ

Carl E. Schorske

La construction par l'Autriche de tous les éléments d'une capitale à l'intérieur d'une ville existante est assurément l'une des plus grandes réussites au XIX^e siècle de l'urbanisme et de l'imagination administrative*. Aux yeux de l'observateur d'aujourd'hui, la zone circulaire de la Ringstrasse à Vienne, avec ses splendides constructions monumentales à fonction politique ou culturelle et ses imposants et luxueux bâtiments d'habitation, apparaît comme un tout cohérent, un *Gesamtkunstwerk* urbain. La diversité de style de ses bâtiments semble se fondre en une unité harmonieuse grâce à un même parti de monumentalité et aux significations symboliques reconnues à chaque style à l'intérieur du répertoire historicisant que partageaient les auteurs. Et pourtant que de conflits invisibles mais présents dans les bâtiments de cette Ringstrasse ! Pendant une grande partie de sa construction cette zone sera un espace disputé. Beaucoup de ses bâtiments et des sites qu'ils occupent sont l'aboutissement de combats que se sont livrés les sous-groupes composant l'élite dirigeante autrichienne dans leur effort pour façonner un État autrichien en pleine évolution. Dans l'espace bâti ils projettent leur volonté de pouvoir et leurs valeurs culturelles. Ce sont les phases de cette lutte que je veux étudier dans cet article – non pour la première fois, mais avec un nouvel élément de référence et une nouvelle interprétation.

L'historien de la culture Johan Huizinga a dit un jour de la pensée historique qu'elle ressemble parfois à un bouquet : qu'on y ajoute une seule fleur d'une autre forme ou d'une autre couleur et c'est la signification et l'effet de l'ensemble qui peuvent s'en trouver modifiés. C'est exactement ce qui s'est produit pour moi en réexaminant le développement de Vienne comme capitale au XIX^e siècle quand j'eus découvert la fleur nouvelle du bouquet : le Kunsthistorisches

* Le contenu de cet article a été présenté sous forme de contribution au Symposium pour le centenaire du Kunsthistorisches Museum tenu à Vienne le 17 octobre 1991 et au colloque «Espaces publics», à Cérisy-la-Salle, le 25 juin 1993.

Museum. Dans le vaste ensemble de la Ringstrasse, un projet urbain qui a donné son nom à toute une période de l'histoire autrichienne, le Kunsthistorisches Museum, ainsi que son jumeau, le Naturhistorisches Museum de l'autre côté de la place, tiennent une place d'honneur tant d'un point de vue spatial que symbolique. Spatialement rattachés au Hofburg dans l'esprit de ceux qui les avaient conçus comme de ceux sous le patronage desquels ils étaient placés, les musées représentent symboliquement l'ouverture au peuple de l'Empire modernisé de l'ancien patrimoine dynastique d'art et de science réuni en un vaste cabinet de curiosités*.

Je n'aborderai pas le problème de la définition du musée pour ce qui est de sa forme et de son contenu. Je m'intéresse ici plutôt à (1) l'espace alloué au musée et (2) aux changements dans l'organisation des bâtiments environnants qui lui ont donné une signification et une fonction nouvelles dans la résolution de conflits sociaux. Avec le Kunsthistorisches Museum, la politique de l'espace même se soucie d'esthétique tandis que la culture devient neutre.

Avant le Ring : les militaires décident, 1848-1856

La condition du développement de la zone de la Ringstrasse comme espace représentatif organisé fut, en un sens, le retard de l'Autriche. Jusqu'en plein XIX^e siècle, Vienne avait conservé son ancien système de défense. Son large glacis, séparant le centre de la ville des faubourgs, offrait une vaste ceinture de terrains découverts sur lesquels créer une nouvelle zone assurant les fonctions d'une capitale.

Bien avant la Révolution de 1848, les bourgeois qui administraient la ville avaient tenté en portant la chose devant les tribunaux d'obtenir le droit de bâtir sur le glacis afin de soulager la pression économique et démographique qui pesait sur le centre de la ville. Ce fut en vain. L'Empereur François I^{er} devait interdire purement et simplement à la municipalité d'engager cette sorte de procédure. Après la Révolution, la situation de ceux qui souhaitaient l'extension de la ville ne fit qu'empirer. Les chefs militaires, ressentant encore de manière cuisante leur expulsion de Vienne par les insurgés libéraux d'octobre 1848, se montrèrent plus intransigeants que jamais sur le contrôle du glacis. Alors que la justification antérieure du système de défense était la protection contre un ennemi étranger, l'Armée avait désormais redéfini sa fonction comme protection de

* NDLR. Signalons brièvement les lieux et bâtiments évoqués dans ce qui suit. Le Hofburg est le palais impérial et résidence des Habsbourg (construit du XIII^e au XX^e siècle). La Burgtor est la porte du palais dans l'enceinte de 1824, la seule qui sera conservée. La Votivkirche est construite hors les murs, en action de grâce après l'échec d'une tentative d'assassinat de François-Joseph en 1853 (Heinrich Ferstel, 1856-1879). Après la démolition des remparts, sont construits dans la zone de la Ringstrasse : le Kunsthistorisches Museum (Musée d'histoire de l'art, 1870-1891, Karl Hasenauer et Gottfried von Semper), le Rathaus (Hôtel de ville, Friedrich von Schmidt, 1872-1883), le Reichsrat (Parlement, 1883, Theophil von Hansen), le Burgtheater (Théâtre municipal, 1888, Hasenauer et Semper).

DOSSIER

Territoires urbains contestés

Carl E. Schorske
Le Glaive, le Sceptre et le Ring

l'empereur face à ses sujets rebelles. Groupe de pression le plus influent dans l'entourage de l'empereur au début des années 1850, l'Armée affermit son emprise sur la zone du glacis, établissant de nouveaux plans pour son utilisation militaire contre une insurrection de la ville. En faisaient partie la construction de nouvelles casernes très vastes (1854-57) et celle d'un arsenal (1849-55), situés près de gares de chemin de fer pour permettre de rapides renforts de la garnison de la capitale. Toutefois un large boulevard circulaire sur le glacis – ce qui allait devenir la Ringstrasse – avait maintenant l'aval des militaires comme moyen de déploiement rapide des troupes. Ainsi la motivation à l'origine de la Ringstrasse ressemblait en partie à celle des boulevards dans le Paris de Napoléon III. Mais les fortifications devaient rester intactes et le glacis découvert pour permettre les tirs¹.

Toutefois, fait important pour notre étude, les militaires ajoutèrent à leur programme de construction urbaine de défense un programme culturel. Ils voulurent projeter leur image et leurs valeurs par un musée. A partir de 1856 un musée militaire vint s'ajouter au nouvel arsenal. Seul ce qui se faisait de mieux en architecture pouvait convenir aux fins de représentation poursuivies. L'Armée choisit Theophil Hansen, dont le classicisme allait bientôt faire l'architecte favori des libéraux, pour qu'il la dote d'un somptueux et romantique bâtiment byzantin. Conçu dans un esprit triomphaliste pour célébrer en l'Armée la gardienne de l'Empire, le musée comportait une «salle des grands soldats» avec des statues spécialement exécutées des divers chefs ainsi qu'une «salle de la gloire», décorée de tableaux de batailles. Dans le hall d'entrée, en haut du grand escalier, on plaça les bustes de quatre généraux modernes (Haynau, Windischgrätz, Radetzky et Jellacic). Leur titre de gloire commun était d'avoir réprimé les Révolutions de 1848².

Ainsi la puissance du Glaive inaugurerait-elle une politique culturelle post-révolutionnaire de constructions monumentales alors même que l'Armée repoussait toute demande civile d'utiliser le précieux espace du glacis à des fins comparables. Dans le même temps, l'Empereur lui-même contribuait à la glorification publique des vertus militaires avec l'érection sur la Äussere Burgplatz (appelée aujourd'hui Heldenplatz) des statues de l'archiduc Charles, vainqueur de Napoléon à Aspern, et du prince Eugène³.

1. Walter Wagner, „Die Stellungnahme der Militärbehörden zur Wiener Stadterweiterung in den Jahren 1848-1857“, *Jahrbuch des Vereines für Geschichte der Stadt Wien*, vol. 17-18, 1961-1962, pp. 216-285.

2. Reinhold Lorenz, „Politische Geschichte der Wiener Ringstrasse“, *Drei Jahrhunderte Volk, Staat und Reich*, Wien, Wiener Verlag, 1944, p. 487.

3. Voir l'analyse bien étayée de Gerhardt Kapner „Ringstrassendenkmäler. Zur Geschichte der Ringstrassendenkmäler“, in Renate Wagner-Rieger (éd.), *Die Wiener Ringstrasse, Bild einer Epoche*, Wien, Köln, Graz, H. Böhlau Verlag, 1969 sq., vol. 9, n° 1, pp. 9-14.

A côté de l'Armée, dans les années 1850, l'autre pilier de l'absolutisme restauré était évidemment l'Église. Il est donc très normal que la première institution non militaire bâtie sur le glacis fût la Votivkirche. Financée par souscription publique pour commémorer le fait que l'Empereur François-Joseph avait échappé en 1853 au poignard d'un assassin, la nouvelle église devait servir de sanctuaire patriotique et, comme l'Abbaye de Westminster, de lieu de sépulture des héros. Servant également d'église pour la garnison de Vienne, la Votivkirche symbolisait l'unité du Sceptre, de la Croix et du Glaive contre ce que le cardinal archevêque Rauschere appelait «le tigre mortellement blessé de la Révolution»⁴. Au moment où l'archevêque prononça ces paroles pour la pose de la première pierre de la Votivkirche en avril 1856, un concordat très avantageux pour l'Église était déjà en place. L'esprit de restauration avait atteint son point culminant.

Les politiques repensent la capitale : *Residenzstadt* ou *Hauptstadt* ?

Toutefois, dès le milieu des années 1850, des forces à l'intérieur de la bureaucratie d'État et de la ville se manifestent déjà qui vont donner naissance à une nouvelle phase du développement de la capitale. Le néo-absolutisme ne se borne pas à restaurer et à réprimer ; il vise aussi à moderniser la monarchie. Alexander Bach, le ministre de l'Intérieur, dont la politique ferme et imaginative domine la décennie post-révolutionnaire, conçoit un État bureaucratique transnational fortement centralisé. Il s'efforce d'affaiblir le potentiel politique du libéralisme et du nationalisme en favorisant les intérêts économiques et culturels de la bourgeoisie, intérêts également susceptibles de renforcer l'État. Dans ce dispositif centralisé, la ville de Vienne prenait une signification nouvelle. Même dans la Constitution imposée par l'Empereur en mars 1849 le statut de Vienne était explicitement défini en des termes qui modifiaient et élargissaient l'ancien concept dynastique de *Residenzstadt* en celui de *Hauptstadt* ou capitale d'État centralisatrice. „*Wien ist die Hauptstadt des Kaiserreichs und der Sitz der Reichgewalt*“, disait la Constitution⁵.

Le complément logique de la centralisation politique était la centralisation culturelle. Il fallait que Vienne devînt le foyer et le centre d'une conscience publique moderne, transnationale et pan-autrichienne. Il convenait que les

4. R. Lorenz, *Drei Jahrhunderte...*, *op. cit.*, p. 489.

5. Élisabeth Springer, „Geschichte und Kulturleben der Wiener Ringstrasse“, in R. Wagner-Rieger (éd.), *Die Wiener Ringstrasse...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 85.

DOSSIER

Territoires urbains contestés

Carl E. Schorske
Le Glaive, le Sceptre et le Ring

institutions traditionnelles de la cour – théâtre, musées, opéra – visent le public de tout l'Empire pour que se crée une culture uniforme. Quand pour une telle fonction les institutions de cour se révélaient inexistantes ou inadéquates, il revenait à l'État de combler le vide. Ainsi Bach tente-t-il de fonder des Archives impériales pour réunir en un seul lieu toutes les archives de l'Empire, sans omettre les prestigieuses *Haus-Hof-und Staatsarchiv*. L'énergique ministre de l'Éducation, le comte Leo Thun, crée l'Institut pour la recherche historique autrichienne en 1854 pour encourager la professionnalisation de la recherche et la découverte d'un passé plus facilement utilisable par l'État néo-conservateur moderne.

C'est dans ce contexte qu'on dresse des plans pour organiser et étendre l'influence du mécénat impérial traditionnel en matière d'art par le moyen d'un nouveau musée de la cour. Et, geste plus nettement moderne, l'État lui adjoint un musée consacré à l'art et à l'industrie. Partout se manifeste la même tendance en matière d'organisation culturelle : renforcer chaque fois que possible le vieux principe dynastique par le principe étatique et, ce faisant, consolider l'héritage traditionnel par des pratiques modernes.

Dans le vaste programme culturel d'Alexander Bach, la forme et le caractère de la capitale étaient une préoccupation de plus en plus forte. Pour dégager une solution, Bach et ses collègues de l'administration s'adressèrent à la classe moyenne. Ils firent entrer ses spécialistes intellectuels – architectes, historiens, historiens d'art – dans les commissions gouvernementales à titre d'experts. Conscient de la demande d'espace sur le glacis, qui était toujours préservé, si l'on voulait répondre aux besoins en logement, Bach associa également des représentants de la municipalité au processus de planification. Mais l'initiative restait fermement dans les mains des autorités impériales. Compte tenu de notre tendance à voir aujourd'hui en la Ringstrasse l'effet d'un regain libéral, il est important de saisir à quel point ce projet fut l'œuvre de réformateurs néo-absolutistes. Ils avaient pour objectif de renforcer le pouvoir de l'État.

Pendant la plus grande partie des années 1850, le débat concernant la modernisation de la capitale du point de vue de ses fonctions de représentation dans la politique de la culture fut spatialement centré sur le Hofburg. Vu l'opposition opiniâtre de l'Armée à ce qu'on bâtit sur le glacis, il y eut peu d'efforts pour obtenir là des terrains destinés à des

constructions culturelles. Mais au fur et à mesure que se développaient les projets de renouvellement et d'expansion du pouvoir du Sceptre par le biais de la culture, des groupes de pression opposés se disputaient un emplacement dans la zone du Hofburg. Les dignitaires de la cour voulaient obtenir de nouveaux espaces d'habitation et d'accueil d'invités ; les militaires de nouveaux bâtiments pour le régiment de la garde impériale et un nouveau quartier général pour la *Kommandantur* de Vienne. Le ministère de l'Intérieur s'efforçait d'obtenir des Archives impériales et un Institut géologique. Globalement, la politique de Bach consiste à créer un ensemble d'institutions d'art et de sciences destinées à la longue à dépasser et à absorber celles qui se rattachent à la dynastie⁶. Le point de focalisation de toutes ces demandes rivales dans les années 1850 est la *Äussere Burgplatz*, située entre l'ancien Hofburg et la *Burgtor*. La plupart des plans de constructions culturelles, y compris l'opéra et le *Burgtheater*, envisageaient une expansion à l'est et à l'ouest de la *Äussere Burgplatz* jusque dans la zone des deux jardins et au-delà. Le *Obershofmeister* Carl Freiherr zu Liechtenstein penchait pour que l'opéra et le théâtre soient situés de part et d'autre de la *Burgtor*. Chaque bâtiment devait être rattaché au Hofburg par une arcade – expression parfaite de la primauté des arts à fonction représentative dans la culture de cour en Autriche⁷. Ce plan fut écarté, mais on peut en discerner encore la trace dans le positionnement final de l'opéra et du *Burgtheater* : bien que séparés de la zone du Hofburg, ces deux édifices en sont plus proches que tout autre bâtiment d'importance construit sur le côté intérieur du Ring.

Plus se faisaient pressantes les demandes d'expansion vigoureuse du programme de construction culturelle du néo-absolutisme et moins adéquate se révélait l'idée de centrer la nouvelle capitale sur l'espace du Hofburg. Le contenu diversifié excédait l'espace réduit. La planification élément par élément se ramenait à de pures rivalités politiques dans ce qui devenait un futile jeu de chaises musicales. Pour répondre aux multiples besoins de la politique d'État, il faut que le quadrilatère trop étroit du Hofburg cède le pas au vaste cercle du glacis, que l'espace limité de la tradition laisse place à l'espace fluide de la ville moderne. Mais la condition *sine qua non* de ce changement c'est qu'on écarte le Glaive qui barre la voie.

A la fin de l'année 1857, les ministres civils, après une préparation politique minutieuse, emportèrent l'accord de

6. Le compte-rendu le plus complet des manœuvres compliquées des années 1850 est donné par E. Springer, „Geschichte und Kulturleben der Wiener Ringstrasse“, *op. cit.*, ch. 5, *passim* et pp. 310-311.

7. *Ibid.*, pp. 82-83 et 135-39.

DOSSIER

Territoires urbains contestés

Carl E. Schorske
Le Glaive, le Sceptre et le Ring

l'Empereur pour que soit lancé un plan global de la nouvelle capitale avec pour site le glacis. Juridiquement, le rescrit impérial annonçant cette décision était toujours rédigé dans l'esprit du néo-absolutisme, son langage étant analogue à celui de la Constitution imposée de 1849. Là où le projet préparé pour François-Joseph ne parlait que de „*die Regulierung der Stadt*“, le projet final remplaçait le mot „*Stadt*“ par la formule plus ferme, à la fois dynastique et étatique, „*meine Residenz- und Reichshauptstadt*“⁸. Mais il n'en demeure pas moins ce fait essentiel : l'Empereur avait finalement ordonné que les fortifications soient rasées et que le terrain soit libéré. Le journal libéral *Neue Freie Presse* salua le décret impérial comme une libération de conte de fée brisant la ceinture de pierre qui pendant des siècles avait emprisonné de son sortilège maléfique les nobles membres de Vienne⁹. L'autorité du Sceptre avait fait rentrer le Glaive dans son fourreau. De l'étendue vide du glacis allait bientôt surgir la beauté du Ring, jalonné de toutes ses grandes constructions monumentales.

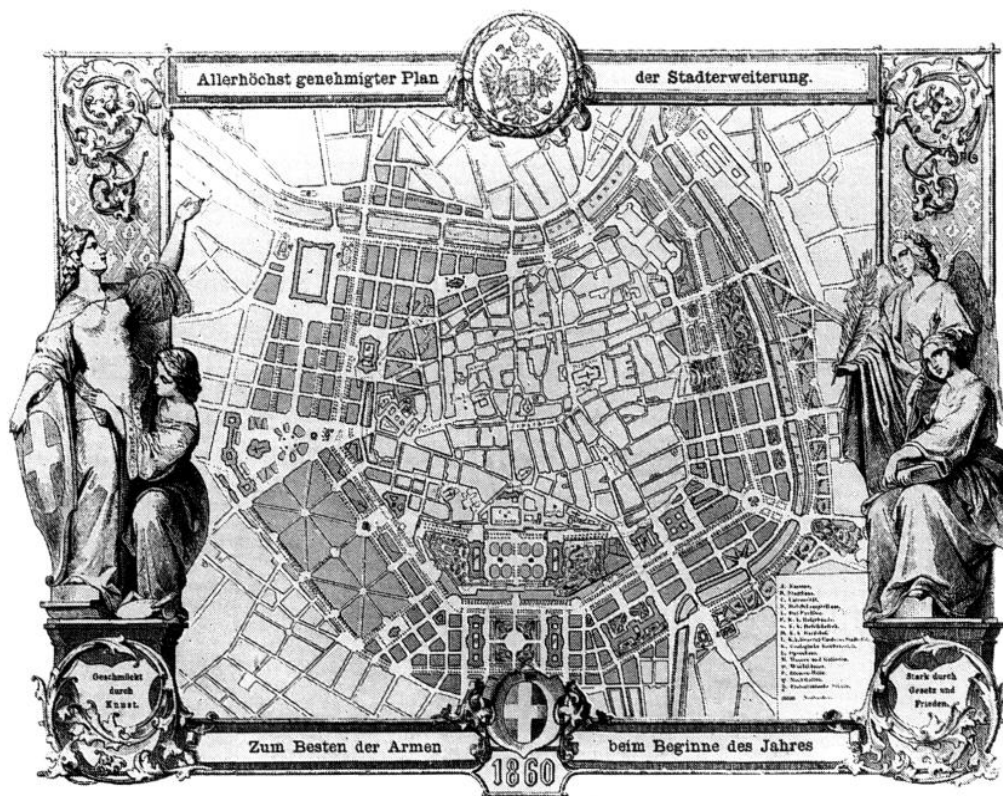
Le Kaiserforum comme centre de la capitale : de l'*imperium* militaire à l'*imperium* culturel, 1860-1870

Le rescrit de 1857 est généralement considéré, à juste titre, comme un tournant dans l'histoire de la planification de la capitale. Une fois brisé le droit exclusif de l'Armée de décider de l'usage et de la fonction du glacis, c'est toute l'approche de la forme spatiale de la capitale qui évolue. On commence à concevoir cette zone non plus simplement comme un espace où installer un à un des bâtiments publics mais comme une unité socio-spatiale, une ville idéale dans la ville. Cette évolution se fait lentement, passant par des phases qui sont conditionnées par les changements politiques. Je voudrais préciser ces phases en indiquant comment chacune affecta le musée et sa signification dans la constellation urbaine.

La première de ces phases demeure nettement impériale. La seconde, celle du libéralisme ascendant, commence avec le projet d'un contrepoids spatial au Hofburg dans la zone du Rathaus, et se termine avec le compromis du Ring. La Maria-Theresien-Platz et ses musées peut être considérée spatialement comme la clé de voûte de ce compromis.

8. *Ibid.*, pp. 89 et 94.

9. *Neue Freie Presse*, 2 décembre 1873.



En 1860, deux ans après le rescrit de l'Empereur, on rendit public le premier plan officiel de développement de la Ringstrasse (ci-dessus). Sa présentation visuelle révèle de plusieurs manières la persistance de la primauté monarchique dans la définition de l'espace de la capitale. Le plan a pour axe central un espace du Hofburg allant de la Residenz aux Écuries royales. La Heldenplatz est flanquée de deux projets de bâtiments de cour et l'emplacement actuel des musées par deux bâtiments pour la garde et le commandement. A eux quatre, ces bâtiments définissent un axe du Hofburg qui vient en fait couper le Ring et sert de centre très visible à l'ensemble du plan, comme si toute sa vitalité tenait au Ring qui se déploie sur la gauche et sur la droite. Que le plan ne prévoie que des bâtiments privés pour la zone adjacente à l'axe du Hofburg ne fait qu'accroître l'impact monumental de ce dernier. Quant au musée, dans ce premier plan, il est relégué dans une zone du sud-ouest séparée par des immeubles d'habitation. La Votivkirche est le monument le plus proche, au nord, par-delà le vaste terrain de manœuvre toujours réservé aux militaires. Ainsi cet espace est-il un espace de cour, le territoire du Glaive y est inclus, et le Sceptre exerce une primauté indiscutable sur la Ringstrasse, qui apparaît comme une simple artère de communication, non comme le principe organisateur pour les constructions qu'on y place.

Annonce officielle du plan de la Ringstrasse, 1860. (Historisches Museum der Stadt Wien).

L'année même de la promulgation de ce plan impérialo-centrique, en 1860, la politique néo-absolutiste sur laquelle

DOSSIER

Territoires urbains contestés

Carl E. Schorske
Le Glaive, le Sceptre et le Ring

il reposait reçut un ébranlement sévère. Sur fond de défaites en Italie, l'Empereur se vit contraint d'introduire des réformes constitutionnelles qui reconnaissaient de nouveaux droits aux élites libérales non seulement au niveau de l'État mais dans la capitale. Dans la Commission d'expansion de la ville, remarquable commission mixte de bureaucrates et de politiques gérant le processus de développement, le courant libéral était fort. La présence militaire sur des terrains essentiels pour l'avenir de la capitale fut une nouvelle fois mise en question. En 1864 le ministre comte Schmerling récupéra de l'Armée l'espace que le plan de 1860 lui attribuait pour ses constructions sur l'actuelle Maria-Theresien-Platz. Quand François-Joseph inaugura officiellement le Ring en 1865, les pressions pour remplacer les bâtiments militaires par le musée l'avaient emporté. Le ministre de l'Intérieur et d'autres membres de la Commission d'expansion de la ville défendaient l'idée que de beaux musées plutôt que des bâtiments utilitaires de l'Armée convenaient à cet espace entre tous prestigieux de la capitale. Le plan de l'influent architecte Ludwig Forster prévoyant un seul grand bâtiment pour tous les musées, sans être retenu, reçut pourtant le soutien du conseil municipal de Vienne. L'historien d'art Rudolph von Eitelberger présenta un plan radical de «Musée autrichien ou Reichsmuseum», global et non dynastique, réunissant l'histoire, l'art et la science. Ces projets tout à fait radicaux ne purent aboutir. La décision de principe suivit une voie intermédiaire : les musées d'art et d'histoire naturelle demeureront des musées de cour, mais dans le nouvel espace de la capitale au-delà de la Burgtor ils manifesteront la présence impériale par la culture et non, comme prévu précédemment, par les armes¹⁰.

10. E. Springer, „Geschichte und Kulturleben der Wiener Ringstrasse“, *op. cit.*, pp. 305-312.

11. L'exposé classique du débat architectural et conceptuel au sujet des musées se trouve chez Alfons Lhotsky, „Die Baugeschichte der Museen und der Neuen Burg“, in *Festschrift [...] zur Feier des fünfzigjährigen Bestandes*, vol. 1, Wien, 1941, en particulier pp. 36-92. Springer fait un compte-rendu du débat plus condensé mais souvent plus révélateur historiquement *ibid.*, pp. 305-336. Voir également Kurt Mollig, Hermann Reining et Rudolf Wurzer, „Planung und Verwirklichung der Wiener Ringstrassenzone“, in R. Wagner-Rieger (éd.), *Die Wiener Ringstrasse...*, *op. cit.*, vol. 3, Textband, pp. 215-226.

Le débat autour du projet des musées en 1866 est resté célèbre pour son âpreté et fut marqué par l'appui apporté par les libéraux à Theophil Hansen et Heinrich Ferstel, alors que Moritz Löhr et Carl Hasenauer étaient soutenus par les conservateurs¹¹. Hansen et Ferstel envisagent le site des musées comme un quadrilatère fermé au-delà de la Ringstrasse, indépendant donc de la zone du Hofburg, qui se serait arrêtée à la Ringstrasse. Bref, les constructions culturelles auraient gagné leur autonomie spatiale par rapport à la cour. Hasenauer et son associé ultérieur Gottfried Semper, au contraire, avec l'appui de la bureaucratie de la cour, incorporaient les musées comme des bâtiments de flanc dans une zone considérablement agrandie du Hofburg pour

y former un Kaiserforum unifié. Avec leur plan la culture se présente spatialement comme une extension du pouvoir impérial (ci-dessous). Du point de vue de l'espace disputé, Gottfried Semper neutralise aussi la Ringstrasse en unifiant les zones de la cour et des musées par son projet de deux arcs de triomphe qui franchiraient le boulevard, parvenant ainsi à la représentation d'une totale prédominance symbolique du principe impérial sur l'espace civique de la capitale – et cela au moment même où le libéralisme constitutionnel l'emporte sur le plan politique !

Illustration non autorisée à la diffusion

*Dessin du Kaiserforum par Semper, 1869.
(Bildarchiv der Oesterreichischen Nationalbibliothek.)*

Bürgerforum : le contre-espace du libéralisme, 1870-1880

Parallèlement au projet élargi du Kaiserforum et presque contemporain de sa phase finale dans les dernières années de la décennie 1860-1870, un projet opposé voit le jour qui incarne en une splendeur monumentale comparable les valeurs constitutionnelles et culturelles du nouveau libéralisme ascendant.

Une fois encore, derrière un tournant de l'urbanisme on trouve un changement politique. Cette fois-ci, ce fut la défaite infligée par la Prusse à l'Empire à Sadowa (3 juillet 1866) qui entraîna un nouveau progrès des forces libérales au niveau de l'État comme à celui de la municipalité. Celles-ci firent valoir les droits de trois institutions intrinsèquement associées au libéralisme : le Parlement, le Rathaus et l'Université. On aurait pu situer séparément en n'importe quel point de la Ringstrasse des constructions

DOSSIER

Territoires urbains contestés

Carl E. Schorske
Le Glaive, le Sceptre et le Ring

monumentales appropriées à chacune d'entre elles, et l'on assiste au milieu des années 1860 à de nombreux débats et manœuvres relatifs à leurs emplacements indépendants. C'est l'administration de la ville de Vienne qui, après trois années de démarches, obtient l'aval de l'Empereur pour une solution qui, d'un coup, réunit sur un seul site les trois citadelles de la culture rationaliste et du droit bourgeois. Que le site choisi fût le terrain de manœuvre des militaires, dernière parcelle importante du glacis restée aux mains de l'Armée, conférait un caractère politiquement poignant à cette décision.

Des trois institutions les plus prisées des libéraux, l'Université est celle dont l'histoire de la recherche d'un site depuis 1848 illustre le mieux la question d'un espace politiquement disputé. Pendant la décennie de pouvoir néo-absolutiste, l'Université était restée dans l'ombre que lui valait le rôle majeur qu'elle avait tenu dans la Révolution. La Légion universitaire avait été le cœur des troupes de la Vienne insurgée. L'armée impériale ne pouvait ni oublier ni pardonner sa retraite ignominieuse de la ville face à l'intelligentsia en armes. Lorsque la Révolution fut écrasée, les militaires occupèrent la vieille université (aujourd'hui Académie des sciences) et imposèrent la dispersion de ses fonctions un peu partout dans la ville.

Le ministre de la Religion et de l'Instruction de l'époque du néo-absolutisme, le comte Leo Thun, avait certes soutenu la volonté de l'Université de retrouver son autonomie. En tant que conservateur réformiste, Thun s'efforce de domestiquer l'Université en ayant recours au modèle traditionnel du collège anglais, et en l'associant plus étroitement à l'Église. En conséquence, de 1853 à 1868, lui-même et ses collaborateurs travaillent à créer un quartier universitaire autour de la Votivkirche. Ses bâtiments, de style gothique, se seraient serrés autour de l'église comme des poussins près d'une poule. L'Armée et l'Empereur s'opposèrent à toute concentration géographique de l'Université. En 1868 encore, le projet du comte Thun fut réactivé, Heinrich Fers-
tel recevant l'autorisation d'en dessiner les plans autour de la Votivkirche. Toutefois le propre comité de construction de l'université avait porté ses regards ailleurs : en 1867, il avait déjà désigné le terrain de manœuvre comme l'emplacement idéal, d'une superficie assez grande pour qu'un seul bâtiment abrite pratiquement toute l'université. Ce plan éloignait aussi l'université de l'ombre de l'église (bien que je ne possède pas de document qui prouve que les professeurs

du comité aient exprimé cette idée). Quand le terrain de manœuvre fut enfin libéré, on demanda à Ferstel de construire le bâtiment non dans le style gothique qui avait eu la faveur du comte Thun, mais dans le style Renaissance qui symbolisait pour les professeurs libéraux l'émergence d'une culture moderne laïque¹².

Un récit semblable mais plus court pourrait être fait à propos des bâtiments politiques qui devaient constituer avec l'université le nouveau quartier bourgeois Recht und Kultur : le Parlement et le Rathaus. Il suffit ici d'indiquer que l'approbation du projet est rapide et globale dans les quelques années qui voient de 1867 à 1873 culminer l'influence politique du libéralisme. L'agent qui montre le plus de persistance et de détermination pour obtenir ce résultat est le conseil municipal de Vienne. En 1867, il avait soutenu le projet de l'Université de s'installer sur le terrain de manœuvre mais le ministère de la Guerre s'y était opposé. En 1868, grâce à l'offre généreuse d'une banque, une décision impériale (*Entschliessung*) libère la parcelle mais sans en préciser l'utilisation. Une campagne publique s'ouvre alors pour demander qu'on y installe le Rathaus, jusque-là prévu pour une autre partie du Ring.

C'est à ce moment précis que le maire libéral de Vienne, Kajetan Felder, réussit un coup de maître, opération qui nous donne une idée du prestige que s'étaient acquis les principaux architectes en ces années stimulantes de construction de la nouvelle capitale. Felder demanda à Friedrich Schmidt, le maître de l'architecture de style médiéval, de diriger un groupe pour la planification de la zone du terrain militaire. Schmidt était bien vu du cardinal ultra-conservateur Rauscher pour lequel il avait exécuté de nombreux projets d'église, mais également des libéraux pour son architecture laïque gothique¹³. Les deux associés de Schmidt étaient aussi d'éminents architectes qui avaient échoué lors du concours pour le musée. Theophil Hansen fit une ébauche du bâtiment du Parlement dans le style classique qu'aimaient tant les libéraux. Heinrich Fertstel, fort de sa longue mais décevante expérience avec le projet d'université, revient à la charge et l'emporte enfin. Le maire Felder présente à l'Empereur le projet des architectes pour le Rathaus et ses abords, un triomphe de l'éclectisme historicisant et la plus éloquente expression spatiale du pouvoir de la bourgeoisie dans la nouvelle capitale. Le 10 avril 1870 l'Empereur accepte d'ouvrir le terrain de manœuvre aux constructeurs¹⁴.

12. Norbert Wibiral et Renate Mikula, „Heinrich von Ferstel“, in R. Wagner-Rieger (éd.), *Die Wiener Ringstrasse...*, op. cit., vol. 8, n° 3, pp. 44-47 ; également l'illustration n° 29. Voir aussi Carl E. Schorske, *Fin-de-siècle Vienna. Politics and Culture*, New York, Knopf, 1979, pp. 38-40 et notes.

13. Annemarie Fenzl, „Kardinal Rauscher und Friedrich Schmidt“ in Historisches Museum der Stadt Wien, *Friedrich Schmidt (1825-1891). Ein gotischer Rationalist*, Wien, Eigenverlag der Museen der Stadt Wien, 1991, pp. 34-39. Sur le projet de Schmidt pour tout l'ensemble, voir *ibid.*, p. 118, cat. n° 2.41.

14. K. Mollig, H. Reining et R. Wurzer, „Planung und Verwirklichung der Wiener Ringstrassenzonen“, op. cit., pp. 211-215.

DOSSIER

Territoires urbains contestés

Carl E. Schorske
Le Glaive, le Sceptre et le Ring

De même que le rescrit de 1859 avait ouvert la voie à l'organisation de la nouvelle capitale autour de l'axe élargi du Hofburg, la décision de 1870 créait autour du Rathaus un centre de gravité civil concurrent qui affaiblissait sérieusement la primauté spatiale du Sceptre.

Illustration non autorisée à la diffusion

Les bâtiments civiques orientés les uns vers les autres : plan pour un forum civique. Renate Wagner-Rieger (éd.), Die Wiener Ringstrasse, vol. 3, (Textband), p. 129.

15. *Ibid.*, pp. 248 sq. Il n'existe pas de preuve qu'un des grands architectes ait souhaité que les bâtiments soient face à face. Schmidt attribuait à son Rathaus la position centrale occupée par le Parlement dans le plan du Bureau d'architecture. Hansen désirait très nettement que son Parlement soit face à la Ringstrasse.

16. Je n'ai pas inclus le Burgtheater dans cette étude parce qu'il n'était pas prévu à cette phase de l'urbanisation. S'il l'avait été, il n'aurait pu qu'accroître le poids du quadrilatère du Rathaus en tant que force spatiale indépendante sinon concurrente du Kaiserforum.

L'élément génératif dans la redéfinition de la zone monumentale de Vienne peut dès lors se représenter par deux rectangles : les quadrilatères du Kaiserforum et du Rathaus. En 1870, du fait des quatre années de querelles auxquelles s'étaient livrés les promoteurs de l'expansion du Hofburg, le Kaiserforum de Semper et Hasenauer venait à peine d'être accepté. En vérité, ce projet aurait assuré, en pleine domination libérale, l'intégration conceptuelle longtemps voulue par l'Empereur de *Residenzstadt* et de *Reichshauptstadt*, définissant symboliquement la seconde dans les termes de la première. Le quadrilatère du Rathaus, sans avoir été délibérément conçu en concurrence ouverte avec le Kaiserforum, n'en créait pas moins un centre puissant pour un ensemble alternatif de valeurs politiques et culturelles propres à la famille libérale-rationnelle. De fait, sinon de propos délibéré, il représentait la projection d'un Bürgerforum répondant au Kaiserforum. Un plan préparé par le Bureau municipal d'architecture de Vienne envisageait que Parlement et université soient placés en vis-à-vis de part et d'autre de la place, comme il était prévu que le soient les musées,

avec le Parlement au centre et en arrière, là où se trouve aujourd'hui le Rathaus (ci-dessous). Ce plan aurait souligné l'interrelation des valeurs et des fonctions des différents bâtiments¹⁵. Il aurait aussi renforcé l'autonomie de l'ensemble et l'aurait préservé du magnétisme fluide du boulevard¹⁶.

Illustration non autorisée à la diffusion

Ce plan audacieux fut abandonné. Une fois la décision prise que chaque bâtiment ait sa façade le long de la Ringstrasse, le centre solide, collectif, de la place céda la primauté au boulevard (ci-dessus). La différenciation stylistique allait encore renforcer l'autonomie que chaque bâtiment gagnait à tourner sa façade vers le boulevard. Grec pour le Parlement d'Hansen, gothique pour le Rathaus de Schmidt, Renaissance pour l'université de Fersfel, baroque pour le Burgtheater de Semper, dans chaque cas le style choisi répondait à la fonction du bâtiment. Bel exemple de style *Vergangenheitsbewältigung* du XIX^e siècle, auto-définition culturelle où la modernité naît de l'appropriation d'un passé pluriel. Le pluralisme visuel de ces quatre bâtiments pouvait à coup sûr soutenir la comparaison avec l'ensemble du Hofburg mais à condition d'abandonner une part de son magnétisme au boulevard. C'est ainsi que le Ring, seul lien entre les monuments distincts, devient le véritable forum de la capitale impériale (*Reichshauptstadt*) dans sa forme définitive.

Les bâtiments civiques orientés vers la Ringstrasse : de gauche à droite, le Parlement, le Rathaus, l'université, le Burgtheater. (Bildarchiv der Oesterreichischen Nationalbibliothek.)

DOSSIER

Territoires urbains contestés

Carl E. Schorske

Le Glaive, le Sceptre et le Ring

Compromis politique, synthèse culturelle, neutralisation spatiale : le musée, Marie-Thérèse et le Ring

La contradiction entre le Kaiserforum et le Bürgerforum ainsi que la manière dont elle fut résolue ne furent pas sans conséquences sur la signification spatiale du Kunsthistorisches Museum. L'abandon des arcs de Semper qui devaient enjamber la Ringstrasse pour unifier le Kaiserforum allait affaiblir le lien du musée avec le Hofburg. Pourtant le musée conservait une certaine indépendance par rapport au Ring, car, situé dans l'alignement du Neue Burg, la nouvelle aile du palais, il ne faisait pas face au boulevard dont le poids était si nettement renforcé par les grands bâtiments libéraux situés au nord. N'étant rattaché à aucun des deux ensembles, le musée occupait de la sorte une position médiane entre les constructions monumentales de la dynastie et celles des libéraux. Cette position s'accorde bien avec la fonction sociale du musée qui est de constituer, grâce à la culture artistique traditionnelle qu'il expose, un lien essentiel entre le monarque et les nouvelles élites.

Dans la zone du musée, le symbole le plus visible du compromis politique sous-jacent à cette fonction est la statue de l'Impératrice Marie-Thérèse qui se dresse au centre de la place, entre les deux musées (voir document page 22). La silhouette protectrice, maternelle de l'Impératrice contraste fortement avec les deux héros militaires à cheval que François-Joseph avait choisis dans les années 1850 comme statues principales de la Heldenplatz de l'autre côté du Ring. Elle ne ressemble pas non plus à la figure que les libéraux avaient choisi de placer devant leur parlement : Pallas Athéna. Manquant de héros propres dans l'histoire de l'Autriche, les libéraux avaient eu recours à la culture classique pour se donner un symbole approprié d'organisation politique rationnelle¹⁷.

Entre les héros militaires du monarque et la déesse de la raison choisie par les élites libérales, Marie-Thérèse occupe une place intermédiaire. C'est l'Empereur en personne qui l'avait choisie pour cet emplacement mais c'est un historien libéral qui développa le programme complexe du monument destiné à la représenter. Bien que vétéran de la Révolution de 1848, Arneth avait longtemps servi l'Empire comme directeur des Archives d'État, ce qui avait donné à son libéralisme une teinte conservatrice. Par une célèbre biographie en dix volumes de Marie-Thérèse il avait

17. C.E. Schorske, *Fin-de-Siècle Vienna*, *op. cit.*, p. 43.

contribué à la réhabilitation de sa très catholique majesté auprès d'une culture libérale bourgeoise qui la tenait en piètre estime par comparaison avec l'Empereur éclairé Joseph II¹⁸.

Le projet d'Arneth pour le monument prévoit que l'Impératrice ne soit pas représentée seule mais entourée des hommes remarquables du royaume qui unirent prince régnant et élite dans le type de rapports que les libéraux avaient appris à apprécier avec François-Joseph. Le monument représente des généraux et de grands diplomates, certes ; mais aussi des réformateurs éclairés de l'administration et du droit : Joseph Sonnenfeld, qui abolit la torture ; Gerhard van Swieten, qui modernisa l'Université. De grands artistes embellissent aussi le monument : Gluck, Haydn et Mozart enfant. En situant l'Impératrice dans le contexte de la société et de la culture de son temps, cette riche iconographie tranche radicalement avec les statues antérieures des Habsbourg régnant sur Vienne, statues qui les représentent sous l'aspect de figures autonomes exprimant la puissance.

Arneth fit pour son monument une proposition hardie qui ne fut pas acceptée. Il suggéra que l'Impératrice ne tienne pas en main un sceptre mais un texte de la Pragmatique Sanction, allusion au légalisme et au constitutionnalisme, tant prisé des libéraux, qui furent à la base de son pouvoir. Marie-Thérèse fait face au Ring, aujourd'hui, le Sceptre et non la Pragmatique Sanction à la main ; mais ce sceptre s'appuie sur le document de la Pragmatique Sanction placé au-dessous¹⁹. Le comité responsable avait trouvé la résolution caractéristique du conflit entre valeurs impériales traditionnelles et valeurs libérales modernes qu'au bout du compte le Ring représente : synthèse au plan symbolique, compromis dans les faits.

A l'époque où le Kunsthistorisches Museum ouvre ses portes, le Ring a atteint sa pleine maturité comme l'un des plus harmonieux espaces urbains, un splendide forum fluide pour une élite stable et assurée de ses valeurs, les exprimant dans le vocabulaire polysémique d'une architecture de style historicisant. Le citoyen et l'homme de culture peut se livrer à ses diverses occupations sans ressentir la moindre hiérarchie entre les différents bâtiments de la politique et de la culture.

Dans sa neutralité et son pouvoir égalisateur le Ring laisse peu voir de cette histoire d'un espace disputé d'où il

18. „Alfred von Arneth“, *Grosse Österreichische Biographie ab 1815*, vol. 10, 1957, pp. 46-60.

19. G. Kapner, „Ringstrassendenkmäler...“, *op. cit.*, pp. 18-21.

DOSSIER

Territoires urbains contestés

Carl E. Schorske

Le Glaive, le Sceptre et le Ring

est né. C'est dans des périodes troublées, en réponse à des changements du pouvoir politique et social, que la nouvelle capitale a pris forme. Dans les années 1850, l'élément déterminant, privilégié, c'est le Glaive. Limiter la puissance du Glaive est la condition même de la construction d'une nouvelle capitale sur le glacis. Après 1857, le Sceptre, alors même qu'il libère le glacis, conçoit une structure élargie centrée sur le Hofburg pour dominer la capitale. Dix ans plus tard, les libéraux en pleine ascension font naître autour du Rathaus leur propre contrepoids spatial sur le Ring et de part et d'autre de celui-ci. L'impuissance à réaliser tant le Kaiserforum que le Bürgerforum dans leur entier comme entités spatiales indépendantes est une indication des compromis réalisés et de leurs principaux facteurs que sont la libéralisation du gouvernement monarchique et le choix du monarque par les libéraux comme garant de leur tout nouveau pouvoir social et culturel.

De cette étroite association de la tradition et de la modernité dans la politique culturelle le Musée et Marie-Thérèse donnent sur la place une éloquente expression. Ils sont d'une certaine manière le couronnement de la Ringstrasse, puisque le pouvoir impérial s'y exprime par la culture artistique et que l'élite libérale, en redéfinissant Marie-Thérèse, honore la tradition dynastique baroque. Le Glaive est remis au fourreau, le Sceptre se manifeste par sa générosité dans le domaine des arts et le Ring absorbe les diverses prétentions à la primauté politique dans le flux circulaire des compromis pluralistes.

Illustration non autorisée à la diffusion

*Le monument à Marie-Thérèse,
par Zumbusch. Renate
Wagner-Rieger (éd.), Die Wiener
Ringstrasse, vol. 1, p. 129.*

Traduction : Michel Charlot